

Toine Culot et les Voleurs de Terre **(T. Déome)**

Toine le sentait mais il n'osait l'avouer, il n'osait se l'avouer : il vieillissait. Petit à petit, il sentait que même si ses idées restaient claires et sa mémoire fidèle pour ce qui concernait le passé, il éprouvait parfois des difficultés à se rappeler ce qu'il avait mangé la veille ou bien ce qu'il avait pu faire de sa casquette. Or, Toine ne sortait jamais sans son couvre-chef, sa Maman Phanie le lui avait toujours recommandé.

Mais bon, Toine faisait comme si de rien n'était, même s'il sentait confusément que rien ne serait plus jamais comme avant. Souvent il s'abîmait dans de profondes réflexions, surtout après dîner. « Aussi longtemps qu'Hilda sera près de moi, je ne risquerai rien et tout ira bien », se répétait-il invariablement au terme de ces séances d'introspection, avant de sombrer dans un sommeil qui, à l'instar de Napoléon, pouvait le terrasser à n'importe quelle heure du jour...

A Trignolles, le temps passait doucement, au rythme immuable des saisons. L'été succédait au printemps et l'hiver à l'automne. A la Toussaint, Toine ne manquait jamais le pèlerinage rituel sur la tombe de ses parents, Narcisse Culot dit le Choumaque et la Grosse Phanie. A la sortie de la messe, Toine rajustait son foulard autour de son cou (l'âge l'avait rendu frileux) et d'un pas qui se voulait encore assuré, au bras de son Hilda, il poussait la porte du petit cimetière de Trignolles, ceinturé d'un mur de pierres aux teintes du pays, grises et parsemées de taches de rouille et de mousse. Cette année-là, Toine songea que la plupart des noms sur les sépultures lui étaient familiers, qu'il s'agissait de gens qu'il avait personnellement connus, et cela le fit frissonner. « Sera-ce bientôt mon tour ? » se demanda-t-il. Il chassa cette idée au moment où il approchait du petit enclos de buis délimitant l'îlot sacré où reposaient pour l'éternité ses chers parents. Alors, Toine redevint le petit garçon que Phanie avait conduit à l'école maternelle. Il ôta sa casquette, se moucha bruyamment et s'essuya les yeux. « Djoû Pa, Djoû Man », leur dit-il. « Bien voilà, je suis venu. » Toine marqua une pause pour rassembler ses esprits. « Faudrait que vous me disiez comment c'est, là-bas, enfin chez vous, quoi, que je sache à quoi ça ressemble... » Toine n'osa ajouter : pour m'y préparer.

Quelques semaines passèrent encore. Le gel était venu et les dahlias de la Toussaint n'étaient plus à présent que des moignons brunâtres. Toine s'était emmitouflé dans le confort douillet de la petite maison qu'il tenait du Choumaque et ne quittait guère le fauteuil que ses administrés lui avaient offert lorsqu'il avait quitté la charge mayorale. Ce cadeau avait d'ailleurs valu une remarque assassine du grand homme de Trignolles, Adhémar Pestiaux, savant-droguiste qui n'avait jamais avalé la défaite cinglante qu'il avait essuyée en son temps lorsqu'il s'était présenté aux élections communales contre le Toine : « Un fauteuil, comme si ce pachyderme n'avait pas passé sa vie à se prélasser... ». Toine l'avait entendu, mais il n'avait rien répondu. Il

savait, lui, Toine, qui n'avait jamais oublié de se lamenter sur son propre sort, combien il avait toujours souffert : cinq enfants, un métier d'horticulteur qui ne lui avait rapporté que des maux de dos et un cœur affaibli, un demi-siècle à la tête de la commune (ce qui avait fait de lui le plus vieux bourgmestre de Belgique), les niches de ses filles et l'humour féroce de son vieux cousin T. Déome, une incarcération au fort de Huy, pendant l'occupation, etc, etc...

Ce matin-là, Hilda avait secoué le vieux poêle qui rougissait d'aise et baignait d'une douce chaleur le logis de Toine. Ce dernier s'était assis dans ce fameux fauteuil, qui s'était adapté et façonné à sa plantureuse morphologie, et s'était attaqué à la lecture du journal bien pensant auquel il était abonné depuis avant la guerre, quand il remarqua que son épouse avait l'air contrarié. Il lui dit « Mais qu'est-ce que vous avez, donc, Hilda ? Vous n'avez pas dit quatre paroles depuis ce matin ». Hilda ne put plus longtemps dissimuler son souci : « Och, mon Toineke, notre fille de France a téléphoné ce matin, pendant que vous étiez parti chez le boulanger. La menuiserie de son mari croule sous le travail et elle ne s'en sort plus avec tous ces papiers à remplir et la maison à tenir. Elle ne m'a rien demandé mais je crois que cela la soulagerait si j'allais l'aider quelques jours. Mais je ne peux pas vous laisser tout seul, qu'est-ce que vous deviendriez ? »

Toine fut piqué au vif par cette réplique. « Comment, qu'est-ce que je deviendrais ? Mais Nondedomme, vous pensez vraiment que je suis un vieux scaneçon, un vieillard incapable de se débrouiller pendant une semaine ? Allez, seulement, chez not'fille, et dites-lui que son vieux père lui envoie, avec sa mère, un moncia de gros bêtches et surtout, dites-lui aussi que je ne suis plus un p'tit gamin qui a besoin qu'on lui remonte son pagna et qu'on lui dise de souffler son nez à chaque instant ! »

Hilda n'osa rire pour ne pas provoquer une nouvelle colère de son cher Toine, qui avait le cœur fragile (il le lui répétait depuis près de soixante ans). Elle fut ineffablement heureuse de la réaction de son gros époux, qui prouvait ainsi qu'il était encore en pleine possession de ses moyens.

« Bien, lui dit Hilda, alors je vais lui dire qu'elle envoie notre petit-fils me chercher vendredi. Je passerai quelques jours chez elle et je devrais être de retour mercredi. Vous êtes quand même un brave, vous savez, mon Toineke » et elle l'embrassa sur le front. Le Gros en rosit... Il se rendit compte à cet instant précis non seulement que ses sentiments pour Hilda étaient toujours aussi profonds et aussi intenses que lorsqu'il l'avait rencontrée, mais aussi et surtout qu'il allait passer cinq longs jours tout seul...

Toutefois, Toine était résolu à ne rien laisser paraître de ses appréhensions. Il saurait leur montrer, à tous ceux qui le tenaient déjà pour géranium, qu'il était toujours le Toine de la belle époque !

N'empêche, on était mercredi. Toute la journée et le lendemain, Hilda travailla d'arrache-pied, préparant pour son Toine une quantité impressionnante de galettes dont il avait toujours été friand, de conserves, de petites attentions, lui disposant son linge sur le lit de la petite chambre, la « chambre aux pommes », inoccupée depuis que tous les enfants du ménage Culot avaient quitté la maison, multipliant les recommandations : « Vous n'oublierez pas de recharger le poêle, hein, mon Toineke, ni de nourrir le chat matin et soir. Ne vous laissez pas avoir faim mais pensez que vous digérez mal le soir. Ne buvez pas trop de café, mon Toineke, vous savez que vous êtes nerveux après et que vous risquez encore d'être tournisse. Si vous sortez, couvrez-vous bien. Faites attention au verglas, vous savez que Clémentine Couturiaux est tombée avant-hier et qu'elle est en clinique avec une fracture du col du fémur. Les médecins ont dit qu'elle ne remarquerait plus et qu'il faudrait lui trouver un hospice. »

Toutes ces recommandations avaient le talent d'énerver notre Toine, même si au fond de lui il était très touché par toute cette sollicitude. « Allez, Hilda, vous ne partez que cinq jours, je ne vais quand même pas faire comme le comte de Monte-Cristo (le seul roman que Toine avait lu dans sa jeunesse et dont il aimait à se remémorer des passages). Je ne suis pas enfermé pour vingt ans. J'ai survécu aux prisons allemandes (Toine ne disait plus « les boches » depuis quelques années), je saurai me passer de vous sakant jours. En plus vous ne serez plus là à tourner en rond et à vous agiter comme une mouche à miel autour de moi. » En tenant ce mâle langage, Toine avait conscience d'être rude, mais il se disait qu'il devait se cantonner dans son rôle de mâle offensé par la suspicion ambiante...

Arriva le vendredi. Il avait neigé toute la nuit et Trignolles était recouvert d'un épais manteau blanc qu'un gel intense rendait scintillant sous les lueurs des réverbères encore en fonctionnement. Vers neuf heures, une voiture s'arrêta devant la maison et émit une série de coups de klaxon tonitruants. Le petit-fils de Toine, aujourd'hui alerte trentenaire, rempli d'une vigueur et d'une joie de vivre typiquement républicaine, entra sans frapper dans le logis de ses aïeux. « Salut la compagnie ! Comment va mon illustre grand-père, ce héros qui a tant donné à la Patrie ? Et ma chère grand-mère, dit-il en soulevant Hilda dans ses bras de colosse, elle survit aux jérémiades du maître de maison ? » Hilda éclata de rire, mais Toine se fâcha : « Mais est-ce que ce sont des manières, ça ? On ne vous a pas appris à ne pas faire de bruit dans la rue pour ne pas réveiller les voisins, man.nèt gamin ? ». Le petit-fils de Toine vint s'incliner devant son grand-père, arborant une mimique faussement contrite : « Toutes mes excuses, Monseigneur, dit-il en lui faisant la révérence, j'avais oublié qu'à neuf heures les vieilles personnes comme vous sont encore au lit et attendent qu'on vienne leur administrer leur lavement matinal. » « Mais allez-vous vous taire, malappris, s'emporta Toine ? Je ne suis pas une vieille personne et je vais encore à la toilette au jardin comme tout le monde ! » Pour se faire pardonner, le « petit » Jeannoël embrassa son grand-père et lui offrit une bouteille de vieille fine de France, dont il le savait amateur éclairé mais tempérant. « Tenez, lui dit-il, je vous apporte cette dame-jeanne de

compagnie pour remplacer la dame dont je vous prive pendant une semaine ». « Hé, s'exclama Toine d'un ton surpris, cinq jours, pas une semaine ». C'est à cet instant qu'Hilda comprit combien Toine, sous des abords bravaches, redoutait la terrible épreuve de la séparation. Il est vrai que depuis qu'ils étaient mariés, ils n'avaient été séparés qu'à deux reprises : lorsque Toine fut emprisonné quelques semaines par l'occupant allemand et voici quelques années, pour le petit voyage en France qu'il entreprit avec ses vieux amis. Pendant tant d'années, ils avaient toujours été l'un pour l'autre à portée de voix, à portée de cœur...

Mais l'heure n'était pas aux attendrissements. Déjà, la petite valise de Hilda attendait dans le coffre de la voiture et le moteur tournait. Son petit-fils avait pris congé et s'était installé au volant. Toine coiffa sa casquette pour accompagner son Hilda sur le seuil. « Et dites bien à ce sauvage de ne pas conduire trop vite et de bien tenir sa droite. On donne vraiment le volant à n'importe qui ! » dit Toine sur un ton qu'il regrettait déjà. Mais prisonnier de son personnage, il devait rester fort jusqu'au bout. Hilda ne dit rien. Elle avait déjà seriné des dizaines de fois à Toine toutes ses recommandations. Elle lui prit les mains dans les siennes, l'embrassa sur les deux joues et lui souffla dans l'oreille : « Allez, faites bien attention à vous, mon Toineke. Je serai vite de retour et je dirai bien mes prières pour vous. » Toine ne sut que répondre alors il se borna à lui dire : « Serrez bien votre frac, donc, Hilda, il fait si froid que j'en aurais presque les yeux qui pleurent. »

Un coup de klaxon du « sauvage » interrompit leurs adieux. Hilda embrassa de nouveau Toine et monta dans la voiture, qui démarra aussitôt dans un bruit de tonnerre et une symphonie d'avertisseur. Toine souleva sa casquette pour les saluer et resta sur le seuil aussi longtemps qu'il aperçut la voiture. Quand celle-ci eut disparu au sommet de la colline qui séparait Trignolles de la forêt, Toine réalisa qu'il avait froid. Il rentra et referma la porte derrière lui. La maison lui parut soudain bien vide...

Hilda avait bien fait les choses. Elle avait laissé à son Toine des provisions grâce auxquelles un ménage moyen aurait pu survivre deux semaines. Toine s'adonna de son mieux à ses fonctions de maître de maison autonome et bien organisé. Il faut dire qu'il s'était dressé un pense-bête, une liste des choses à ne pas oublier, griffonnée au dos d'une vieille enveloppe posée bien en évidence sur le buffet, et à laquelle il revenait cent fois par jour : « secouer le stûve, nourrir le chat, arroser les géraniums, changer l'eau du canari,... ».

Au fond, les choses n'allaient pas si mal et Toine était fier de lui. Jusqu'à ce jour, il n'avait commis aucune bévue, gérait ses provisions de bouche en bon père de famille et n'abusait pas de café. Il faut dire que dès le premier jour il en avait passé près de trois litres au ramponneau et qu'il le réchauffait sur le coin du poêle, dans la jatte qu'il évitait soigneusement de rincer et qui

arborait maintenant une jolie teinte tête-de-nègre. Mais comme ce café était loin de valoir celui de Hilda, Toine s'en tenait à une consommation très modeste...

Lorsqu'il se mit au lit lundi soir, Toine, comme il le faisait depuis sa plus tendre enfance, récita ses prières puis se mit à songer à Hilda, ainsi qu'il en était devenu coutumier. Que faisait-elle ? Avait-elle bien dormi ? Ne travaillait-elle pas trop ? Bizarrement, Toine ne songeait pas à ses propres soucis, alors qu'en temps normal il n'aurait pensé qu'à son dos douloureux, à ses orteils engourdis, à ses problèmes intestinaux ou à ses rhumatismes tenaces... Non, seule Hilda occupait les pensées du Gros.

Cela le préoccupait tant qu'il ne trouvait pas le sommeil. Cent fois déjà il s'était retourné dans ce lit trop grand et très froid. Et comme il fallait s'y attendre, cette insomnie lui donna faim...

Toine se souvint alors que dans le buffet de la cuisine, soigneusement emballées dans un linge propre, l'attendaient de belles galettes que Hilda avait préparées à son attention, des galettes dorées, préparées à l'ancienne sur le fer posé dans l'embouchure du poêle. Toine n'avait pas le droit de les laisser sécher, c'eût été faire offense à Hilda, à son travail et à ses talents de cuisinière. Il se releva donc, chaussa ses pantoufles et descendit le raide escalier de bois. La pièce était encore tiède, les braises n'attendaient qu'un coup de tisonnier que Toine leur prodigua. Puis il ouvrit le buffet, en extrait les galettes et la motte de beurre, se fit chauffer une tasse de café qui avait l'air bien « tène », et s'assit le dos au poêle.

Toine connut alors un de ces plaisirs simples et rustiques qui avaient jalonné son existence. Recouvrant les galettes de Hilda d'une épaisse couche de bon beurre de chez nous, il les trempait dans son café et y mordait à belles dents, découpant en elles de larges demi-lunes qu'il dégustait en sybarite éclairé.

Cela lui prit bien une heure. Lorsque Toine consulta l'horloge, il fut surpris de se rendre compte que depuis longtemps il n'avait plus veillé si tard. Il était donc encore capable de passer des nuits blanches... Il n'était donc résolument pas le podagre que son chenapan de petit-fils l'accusait d'être.

Cette pensée ragillardit notre Toine qui décida alors de remonter se coucher. Il rechaussa donc ses pantoufles qu'il avait déposées devant le poêle et entreprit l'ascension de l'escalier. Il était quasiment parvenu à son sommet lorsque le drame se produisit. Était-ce le manque de sommeil ou l'effet du café ? Toine fut soudain pris d'un vertige et tomba en arrière. Il s'étala sur le sol de la cuisine et perdit connaissance.

Quand il ouvrit les yeux, Toine eut été bien en peine de dire ce qu'il faisait là, depuis combien de temps il se trouvait ainsi couché sur le dallage en pierre bleue que les mains d'Hilda avaient tant polies, ni même comment il s'était retrouvé en si fâcheuse posture. Ce n'est que progressivement que les souvenirs lui revinrent. Toine frissonna. Il avait froid. Le poêle s'était éteint et du sol montait l'haleine humide de la cave. Sous la porte se glissait un vent glacé. Toine entreprit de se relever mais n'y parvint pas. Crier, appeler à l'aide ? A quoi bon ? Il était seul et personne ne l'entendrait. Les volets étaient clos et le facteur ne passerait pas avant la fin de la matinée pour lui apporter son journal.

Il fallait donc bien attendre. Toine mit ce moment à profit pour faire de son anatomie un premier examen. Il pouvait remuer le cou, les bras, les mains, la jambe gauche... Par contre, sa jambe droite se refusait à tout mouvement. Toine songea alors à Clémentine Couturiaux et à sa fracture du col du fémur et fut pris d'épouvante. Allait-il lui aussi devoir aller en clinique, pour peu qu'on le retrouve avant qu'il meure de froid ? Et s'il en réchappait, allait-il finir ses jours à l'hospice ? Cette perspective le remplit d'effroi.

Le temps passait si lentement ! La vieille horloge égrenait les secondes avec une lenteur exaspérante. Huit heures sonnèrent, puis neuf, puis, alors qu'elles allaient bientôt retentir dix fois, le balancier ralentit, puis s'arrêta. Les poids étaient arrivés au bout de leur course et Toine songea qu'une des tâches qu'il avait mentionnées sur la liste était libellée comme suit : « remonter les poids de l'horloge ».

Il perdit donc son repère temporel. Son seul espoir ne résidait plus que dans la prochaine visite du facteur. Celui-ci passait toujours vers onze heures trente. Ils se connaissaient depuis longtemps. Le facteur avait été à l'école du village avec Joseph, dit Molonzef, le fils cadet et fierté de Toine, Joseph qui fut secrétaire communal de Trignolles jusqu'à la fusion des communes et qui poursuivait maintenant une belle carrière à l'administration communale de Viroinval. Le facteur, Fernand, c'était son prénom, entra chez Toine sans frapper, frottait soigneusement les pieds sur le paillason, remettait son journal à Toine, puis, sans attendre l'invitation, déposait son sac sur une chaise et s'asseyait à table. Suivant la saison, Hilda lui servait, comme à l'enfant de la maison, une tasse de soupe, un verre de bière ou une jatte de café.

S'ensuivait un échange de vues sur les nouvelles du village, les caprices de la météo, le coût de la vie, le rendement des jardins, les récoltes escomptées, etc...

On ne sait qui, de Fernand ou du couple, y prenait le plus de plaisir. Toujours est-il que cette visite du facteur était devenue un des événements de la journée de nos deux vieux. Mais cette visite se faisait attendre...

Enfin, on entendit des pas crisser sur le gravier, un pas lourd et lent d'homme qui sait gérer son effort. Dans quelques secondes, la porte allait s'ouvrir et Fernand allait le délivrer de cette dramatique situation.

Déjà on entendait la voix, la claire et chère voix de Fernand au travers de la porte : « Bonjour monsieur Pestiaux. Fait froid ce matin, non ? Tant que je vous vois, je vais vous donner votre courrier. Tenez, voilà, vous avez cette grosse enveloppe brune qui vient de France. Dites, Monsieur Pestiaux, si vous n'en faites rien, vous pourriez me garder le timbre pour ma collection ? »

La voix nasillard et empesée de Pestiaux répondit : « Avec plaisir, mon cher Fernand, d'autant plus que cette enveloppe, que j'attends avec impatience depuis plusieurs jours, contient un document d'une valeur i-nes-ti-ma-ble pour moi, inestimable, vous m'entendez ? » Puis, sur le ton de la confidence « A vous je peux le dire, mon cher, puisque vous êtes tenu au secret professionnel. Voilà, surtout n'en dites rien car ce que je vais vous dévoiler doit rester secret. »

« Bon, pensa Toine, si cet apothicaire se met à lui raconter sa vie, Fernand ne viendra pas de si tôt à mon secours. Je ne peux pourtant pas crier, Pestiaux me verrait dans cette posture et tout le village rirait de moi. »

De l'autre côté, le conciliabule s'éternisait. Pestiaux, qui jetait autour de lui des regards de conspirateur, avait pris par le bras Fernand qui n'en demandait pas tant et qui aurait tant voulu aller s'asseoir quelques instants chez le Gros pour se réchauffer. « Je vous tiens en haute estime, mon cher Fernand, aussi, je sais que vous garderez le secret. Voilà, vous savez que j'ai voué ma vie à la science et que mes découvertes m'ont valu un certain renom dans les plus hautes sphères académiques tant en Belgique qu'à l'étranger. Aussi, j'ai récemment été admis au sein de la Haute Académie Européenne des Hommes de Science, dont le siège est à Paris. Oui, à Paris, mon ami. Cette prestigieuse académie a pour but de récompenser les hommes qui, comme moi, ont fait de la recherche leur vocation et qui ont inlassablement travaillé au progrès de la recherche. L'académie les accueille dans un hôtel particulier au cœur de Paris, afin que, jusqu'à leur dernier souffle, l'humanité puisse bénéficier de leur savoir et de leurs travaux. Vous m'avez compris ? »

« Mais, vous savez, moi, ce qui m'intéresse, c'est d'avoir le timbre pour ma collection », répondit le malheureux Fernand qui regrettait d'avoir engagé la conversation.

« Permettez-moi donc d'éclairer votre lanterne », dit Pestiaux, intarissable lorsqu'il s'agissait de chanter ses propres louanges. « Cet envoi contient mes documents d'admission au Cénacle des Lumières, c'est ainsi que s'appelle la maison où je compte m'installer prochainement à Paris. Je quitterai sans regret, croyez-le, ce trou, ce ramassis de béotiens où mon génie n'a été

reconnu que par ma regrettée Angélique. Je suis encore à l'âge où je peux rêver de hautes destinées. »

« Oyi, pensa Toine, toujours allongé sur le glacial carrelage de la cuisine. Pestiaux va à Paris, bon débarras. Au moins le village sera débarrassé d'un bel enquiquineur. On ne le regrettera pas plus que lui. Béotien ? et lui ? Anarchisse, va ! Droguisse, marchand d'pia d'bèdo et de ruban à mouches ! »

« Mais je vous quitte, cher Fernand, je vais de ce pas compléter ces formulaires et préparer mes livres pour cet exode vers la ville-lumière ! A bientôt cher Fernand, passez donc me voir à l'occasion pour que je vous remette ce timbre en témoignage de mon estime ! Vous l'avez bien mérité ! »

« Ouf », pensa Fernand, « j'ai bien pensé que cet énergumène ne me lâcherait jamais. Bon, maintenant la gazette du mayor et une bonne goutte pour me réchauffer. »

Quand Fernand poussa la porte et vit notre Toine étendu sur le sol, il ne put réprimer un cri de surprise ! Dans un premier temps, il crut que Toine était décédé. Mais il fut rassuré quand il l'entendit mugir : « Ferme donc la porte, Fernand, sinon cette vieille chouette de Pestiaux va me voir et viens plutôt m'aider à me relever. »

Mais quand, aidé de Fernand, Toine tenta de se redresser et de s'asseoir, il ressentit dans la cuisse une vive douleur. Fernand alla quérir en urgence le beau-fils de Toine, le Docteur Ugène, qui lui avait succédé dans la dignité mayorale, qui courut immédiatement au chevet de son beau-père.

« Vous allez vous rendre en clinique pour y subir des examens, mais je ne pense pas que votre jambe soit fracturée. Par contre, une sérieuse fêlure est à craindre. Pas question de vous laisser ici en tous cas. » conclut le docteur d'une voix péremptoire.

La mort dans l'âme, Toine se vit emmené en ambulance à la clinique de Givet toute proche, où le radiologue confirma le diagnostic de son confrère. Avec sa gouaille d'ancien interne des hôpitaux de Paris, la cigarette au coin des lèvres, le toubib lui dit « Alors, on l'a échappé belle, l'ancêtre. Un poil plus loin et on se cassait la patte. A ton âge, ça peut être sérieux, ce genre de cabriole. Alors maintenant, plus de bêtises. Beaucoup d'exercice et des soins médicaux, de la bonne volonté de ta part pour bouger ta carcasse et t'es reparti pour un tour. Allez, salut et bonne chance mon vieux ! » Toine lui aurait volontiers fracassé sa béquille sur le crâne. Hilda, qui avait été prévenue et avait rejoint son vieux compagnon en clinique, pleurait en silence en cachant de son mieux son désarroi. « Tout cela est de ma faute, pensait-elle, je n'aurais jamais dû le laisser seul. » Devinant son tourment, Ugène intervint. « Allons, beau-papa, ne vous en faites pas. Vous avez entendu le spécialiste, cela ne sera rien si vous vous en tenez au traitement qu'il vous a prescrit. Beaucoup d'exercice et des soins médicaux. Mais pour

cela, il faudra vous accueillir en... disons en milieu de revalidation. Je suppose que vous êtes d'accord. De toute façon, vous n'avez pas le choix ». Pour sortir de la clinique, Toine eût accepté un engagement à la Légion Etrangère. Il consentit donc, sans trop savoir à quoi il s'engageait. Bouger sa carcasse ? Non mais, qu'est-ce qu'il croyait, ce petit bonhomme en blouse blanche tachée ? N'avait-il pas, lui, Toine, retourné des milliers de mètres cubes de terre dans son exploitation horticole ? N'avait-il pas parcouru à pied et en charrette, dans tous les sens, tous les sentiers, chemins, ruelles et venelles de Trignolles pendant des décennies ? Un médecin, ça ? Un fou, oui, un charlatan, un Pestiaux de la plus belle espèce ! En sortant de la clinique, Toine aurait voulu secouer la poussière de ses chaussures, mais la vive douleur qu'il ressentait dans la jambe l'en empêcha. C'est dans la voiture d'Ugène, étendu sur la banquette arrière, la jambe allongée et sanglée d'attelles, qu'il regagna Trignolles. Rarement la vue de son cher village, de son clocher, de sa maison, ne l'avait à ce point soulagé.

Le soir, le docteur revint. Autour de la table, Toine, Hilda, leurs enfants, beaux-enfants et petits-enfants s'étaient rassemblés pour un conciliabule familial. « Voilà, dit Ugène, j'ai fait le tour des maisons de revalidation de la région mais elles ne sont pas équipées pour traiter votre pathologie ou ne peuvent vous recevoir faute de place. Mais j'ai trouvé non loin d'ici une excellente institution pour vous accueillir : le Home Degrange à Florennes. Ils ont un personnel dévoué et sont équipés pour traiter votre type de problème. Un petit séjour de six mois là-bas et vous nous reviendrez tout requinqué. ». Ugène se tut, redoutant une explosion de Toine, et le silence se fit autour de la table. Tous baissèrent les yeux en attendant que la foudre s'abatte.

Pour Toine, Florennes, c'était le bout du monde, c'était au moins à trente kilomètres de Trignolles. Un endroit habité par des fous qui survolaient la région en avion, s'amusant à passer le mur du son au-dessus de la serre de Toine, en brisant les carreaux ! En plus, c'était un endroit peu recommandable, une commune administrée depuis trente ans par des gens sans foi ni loi, lui avait rapporté Pestiaux qui avait une grande connaissance de la politique locale.

Ugène rassura son beau-père : les avions ne passaient plus le mur du son depuis belle lurette, c'était une commune charmante, de la même taille que Trignolles, et depuis les élections, par un tour de passe-passe, les amis de Toine étaient revenus au pouvoir. Il pouvait donc dormir tranquille. En plus, son Hilda l'accompagnerait. Cet argument acheva de le convaincre.

Le lendemain, Ugène finalisa les négociations avec la maison de repos florennoise et rendez-vous fut pris pour une admission le lundi suivant.

En quittant sa maison, Toine fut saisi de la même impression qu'il éprouva, en mai 40, en abandonnant derrière lui son logis pour fuir vers la France devant l'avancée des armées allemandes. Pourtant, Molonzef avait promis d'y passer tous les jours, d'entretenir le jardin pendant que les filles de Toine

viendraient chacune à leur tour nettoyer et aérer l'habitation. De plus, Fernand s'assurerait quotidiennement que tout était en ordre.

Toine monta dans la voiture d'Ugène et ne se retourna pas. Il garda le silence pendant tout le trajet. Ce fut Hilda qui le brisa lorsqu'ils passèrent Philippeville : « Allez, mon Toineke, ce n'est pas si grave, nous ne sommes jamais partis en vacances ensemble pendant tant d'années. C'est la première fois que vous m'offrez une villégiature ». « C'est pourtant vrai, pensa Toine sans desserrer les dents. Elle a sans doute raison, mais que je souffre, mon Dieu, que je souffre ».

A son arrivée au Home Degrange, Toine fut accueilli par une religieuse en tenue blanche et une jeune dame souriante qui conduisait un fauteuil roulant. La présence de la « marchersoeur » rassura Toine. Un endroit où travaillaient des religieuses ne devait pas être trop dangereux. « Je m'appelle Ariane, lui dit la jeune dame, je vais m'occuper de vous, Monsieur le Bourgmestre. Tenez, voici votre fauteuil mayoral qui n'attend plus que vous. Installez-vous et je vous conduis jusqu'à vos appartements. Vous recevrez cet après-midi la visite du médecin. » Un peu gêné de devoir s'asseoir dans une chaise roulante, Toine, que le voyage avait malgré tout éprouvé et qui ressentait, en même temps qu'une vive douleur, une intense fatigue, s'installa et fut conduit à sa chambre où Ariane aida Hilda à ranger leurs vêtements.

Toine s'installa dans un fauteuil et s'endormit aussitôt. Ce fut le médecin qui le réveilla une heure plus tard, en frappant délicatement à la porte. Il avait déjà pris connaissance du dossier médical de Toine et des recommandations d'Ugène, qui l'avait mis en garde contre le tempérament assez... particulier du mayer honoraire de Trignolles. En riant, le médecin se dit qu'il en avait vu d'autres et qu'on allait sans doute bien s'amuser. Ce médecin était d'ailleurs un ami d'Ugène et Toine l'avait croisé chez lui à l'une ou l'autre reprise. Le ton respectueux mais amical qu'il employa avec lui acheva de conquérir le Gros. On n'était pas chez soi, certes, mais la maison était sérieuse et le personnel semblait compétent, pas comme les « anarchisses » de la clinique de Givet...

« Voilà, Monsieur le Bourgmestre (Toine fut flatté qu'on usât envers lui de ce titre, il ignorait qu'Ugène avait recommandé au personnel de l'utiliser pour l'amadouer). Rien de trop méchant, semble-t-il, mais vous devrez suivre des séances quotidiennes de kinésithérapie et de gymnastique. Et dans un mois, promenade chaque après-midi. Vous verrez qu'à l'été vous serez sur pied. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez Ariane, elle se fera un plaisir de vous satisfaire. »

Toine était de plus en plus content. Au fond, c'était une fois de plus Hilda qui avait raison : ils étaient en vacances, en cure, comme les riches qui payaient une fortune pour aller en thassalo, en lasattho, enfin, en sanatothérapie, comme disait Pestiaux, pour se vautrer comme des cochons dans des bacs remplis de boues chaudes puis pour grelotter sous des jets

d'eaux froides. Ici au moins, on était près de chez soi, entouré de gens sympathiques, et avec un peu de bonne volonté, comme disait le toubib français, on serait vite rétabli.

Aussi, Toine fit contre mauvaise fortune bon cœur et manifesta à l'égard de son traitement un enthousiasme qui, pour modéré qu'il fut au départ, s'intensifia au fur et à mesure de son évolution. Au Carnaval, Toine marchait sans béquille. A Pâques, il fit sa première promenade en ville et assista à la messe en la collégiale Saint-Gangulphe. S'il n'y avait pas là de statue de Saint Caboulet, Toine promit au protecteur de la paroisse, par ailleurs patron des maris trompés, un pèlerinage régulier s'il recouvrait rapidement le bon usage de ses membres.

Le lundi de Pâques, Toine fut sorti de sa sieste par des roulements de tambour. Effrayé, il sonna Ariane à qui il demanda si les Allemands étaient revenus. Ariane rit et lui expliqua que les festivités traditionnelles de la Saint-Pierre commençaient ce jour-là. Toine fut agréablement surpris de découvrir ce beau folklore et cela renforça son amour naissant pour Florennes et sa région.

Une autre surprise attendait Toine le lendemain. En se rendant en salle de soins, Toine entendit dans les couloirs résonner une voix qui ne lui était pas inconnue. Quelqu'un conversait avec le directeur de la maison de repos. « Voyez-vous, cher ami, ces fumistes ont abusé de ma bonne foi. Cette soi-disant Haute Académie Européenne des Hommes de Science était en fait une remarquable supercherie. Sous des dehors très mondains, ils appâtaient les hommes de science et de savoir (comme vous et moi, mon cher) en leur faisant miroiter des conditions de vie et de travail exceptionnelles dans la capitale française. En contrepartie de l'hébergement à vie, j'ai dû leur signer des documents suivant lesquels je leur abandonnais toutes mes propriétés et les droits intellectuels sur mes découvertes. Mais à Paris, je ne trouvai qu'un galetas immonde, un véritable taudis sous les toits, dans un immeuble que la mairie a fermé pour raison d'hygiène. J'ai été réduit à mendier l'aide du consulat pour me rapatrier. Cette pseudo Académie est en faillite, ses administrateurs sont introuvables, ma maison a été vendue et j'en suis réduit à vous demander de m'héberger dorénavant ici. Hélas, je ne retrouverai jamais mon cher « Bocal Vert ».

Toine blêmit. C'était Pestiaux. Il le poursuivrait donc jusque dans la tombe ! Lorsqu'il apprit que Toine faisait partie des pensionnaires de la maison, Pestiaux eut l'air pincé, visiblement gêné qu'un ancien concitoyen le voie échouer dans une maison de repos de CPAS, lui qui devait côtoyer les grands esprits parisiens. Il décida donc de se faire le plus discret possible et de passer un maximum de temps à l'extérieur. Cette décision ravit Toine qui n'avait aucune envie de frayer avec le grand homme déchu de Trignolles...

D'ailleurs, Toine avait d'autres préoccupations. Son traitement faisait merveille. Ses sorties au grand air lui faisaient le plus grand bien et il allongeait chaque jour ses promenades, à la plus grande satisfaction du

médecin et de Hilda qui le voyait reprendre forces et courage, amincir et recommencer à apprécier la vie.

C'est ainsi que les pas de Toine le menèrent un jour de juin dans la campagne d'Hemptinne, l'un des villages de Florennes. Le soleil luisait, les fossés étaient constellés de coquelicots, les hirondelles se poursuivaient joyeusement dans le ciel. Toine respirait à pleins poumons. Il sentait la terre sous ses pieds, sa vue embrassait l'horizon infini, il contemplait ce panorama de prairies où paissaient des vaches vigoureuses et de champs de blé doucement bercés par le vent. Toine était inexprimablement heureux.

Sous un arbre au bord de la route se dressait une petite chapelle dédiée à Sainte-Brigitte. Toine décida d'y faire une pause et de réciter une prière qui lui était inspirée par son sentiment de reconnaissance pour sa santé recouvrée et par le paysage agreste qui lui plaisait tant. En s'approchant de l'endroit, Toine vit qu'un homme de son âge était assis sous l'arbre et le regardait approcher en souriant. Il s'agissait visiblement d'un homme du cru, qui profitait de l'ombre.

« Belle journée », lui lança Toine. « Ah, c'est bien vrai, répondit l'autre. Et il nous faut en profiter tant que nous pouvons ». Toine jeta un coup d'œil circulaire autour de lui. « Quelle belle région, dit-il, vous avez de la chance de vivre ici ». « Oh, nous en sommes convaincus, vous savez, d'autant plus convaincus que d'ici quelques années, il n'y aura plus ici qu'un paysage lunaire, des pierres grises, de la poussière et des bruits de tonnerre ». Toine se demande s'il était tombé sur un illuminé ou un demi-fou et eut un mouvement de recul. « Comment, vous ne savez pas ? lui demanda son interlocuteur. Vous n'êtes donc pas au courant de la carrière d'Escarmeuse ? » Toine lui avoua qu'il ne savait pas ce dont il lui parlait. « Mon pauvre Monsieur, dit alors l'autre visiblement ému. Il y a des années que cela dure mais la menace devient chaque jour plus grande. Des géologues ont détecté ici, entre Saint-Aubin et Hemptinne, un gisement rocheux de qualité exceptionnelle. Ils en ont parlé à une société qui s'appelle Escarmeuse. Ces voyous veulent installer ici une carrière énorme, qui détruira tout ça, toutes ces terres que nos aïeux ont travaillées, tout ces champs, ces prés, ces arbres, ces ruisseaux... il n'y aura plus ici que des camions, des dynamitages, du bruit, de la poussière, du gris... ». L'homme se tut, étranglé par un sanglot. Toine était abasourdi de ce qu'il venait d'apprendre. Il regarda encore ce paysage merveilleux et imagina en son milieu un cratère béant au fond duquel s'agiteraient des myriades de fourmis humaines et mécaniques, arrachant son cœur à la terre dans un bruit de tonnerre. Toine ferma les yeux et il eut mal.

« Mais vous ne pouvez pas laisser faire ça, dit-il après un silence. Il doit y avoir des lois contre ça. Qu'en pensent les gens d'ici ? » demanda Toine, ému jusqu'aux larmes par le désarroi de celui qu'il prenait déjà pour un compagnon de souffrance et de révolte.

« Les gens d'ici refusent tous, évidemment, mais que faire contre une société de la taille d'Escarmeuse, dit l'autre. Ils ont un pouvoir énorme, un pouvoir plus grand que celui de ceux qui n'ont pour eux que leur droit légitime sur leur terre et sur leur terroir. Et ce pouvoir c'est le pouvoir de l'argent ».

Toine ne sut que répondre. Depuis la nuit des temps, ces drames se reproduisaient. La raison du plus fort avait toujours été la meilleure et David ne terrassait Goliath que dans les récits bibliques.

Toine tendit la main à son nouvel ami. Celui-ci la saisit et lui dit : « Je m'appelle Colin Maillard. Comme le Colin Maillard qui guida son père aveuglé pendant la bataille qui eut lieu ici-même. Je suis content de faire votre connaissance. »

« Et moi je m'appelle Antoine Culot, dit le Gros. Je suis l'ancien bourgmestre de Trignolles et je suis en revalidation au home de Florennes pour quelques semaines encore.

« Vraiment, vous avez été bourgmestre, dit Colin ? Alors vous savez bien que notre problème n'est pas simple n'est-ce pas ? Je serais heureux de vous revoir. Voulez-vous venir prendre le café demain à la maison ? Nous pourrions bavarder et mieux nous connaître ».

« J'en serai sincèrement heureux, dit Toine ». Et ils se quittèrent sur cette promesse. Toine reprit son chemin vers Florennes, en ressassant dans son esprit les terribles perspectives que Colin lui avait dévoilées. « Voilà des gens qui vont perdre leur terre, leurs racines, leur identité, leur cadre de vie, pensa Toine. On ne peut pas laisser commettre un tel crime. Il faut faire quelque chose ». Toine était tellement absorbé par ses pensées qu'il faillit se faire renverser par une voiture entre Saint-Aubin et Florennes. Le chauffeur cala net derrière lui et lui adressa un énorme juron et un geste obscène. Il sembla à Toine qu'il connaissait l'homme assis sur le siège du passager mais encore sous le coup de la peur qu'il avait éprouvée, il ne put l'identifier formellement. Toutefois, il put lire en grandes lettres bleues sur les flancs du véhicule « Escarmeuse », avec la représentation d'un escargot baveux portant un rocher sur son dos. « Bande de voyous, dit Toine. Vous voulez donc commencer tout de suite à massacrer le pauvre monde ? ». A partir de ce moment, Toine voua à Escarmeuse une haine profonde.

Il tremblait encore de rage et de peur lorsqu'il arriva à la maison de repos. Une bonne surprise l'y attendait. Son petit fils, Riquet Verluysen, le fils de Verluysen dit « Verluysant » qui participa honorablement au Tour de France en 19.., à une époque où le seul dopage des concurrents était le vin de France et la volonté de faire honneur à son pays et à sa famille, était venu rendre visite à ses grands-parents.

Il sauta au cou de son grand-père avec une affection qui n'avait rien de feint. Les deux hommes s'appréciaient énormément. Riquet était vif, franc, spontané et n'avait peur de rien et de lui, Toine acceptait les niches les plus

énormes. « Je suis heureux de vous voir en si bonne forme » dit-il à son grand-père. « Vous avez la pêche, on dirait. » La pêche ? Décidément, les jeunes ne s'exprimaient plus en français. « Laissez les pêches tranquilles et essayez un peu de causer le français correctement, espèce d'anarchisse, lui dit Toine avec un grand sourire ». « Vous ne devinez jamais qui je viens de croiser dans le couloir, dit Riquet. Pestiaux en personne ! Je le croyais à Paris, ce professeur Nimbus des campagnes trignollaises. Et voilà qu'il se transforme en projectile humain pour bondir hors des voitures de carrières pour se précipiter sur les honnêtes passants. Il était tellement pressé de rentrer dans sa chambre qu'il m'a bousculé. Nous sommes tombés et c'est en le relevant que je l'ai reconnu. Il a balbutié deux mots d'excuses et s'est précipité dans sa chambre en me fermant la porte au nez. Visiblement, il n'a pas l'air de vouloir que l'on sache qu'il partage votre toit, grand-père. Tenez, il a même perdu ce papier que j'irai glisser sous sa porte en repartant. » C'est à ce moment qu'Ariane entra, chargée d'un plateau de biscuits et de café. Riquet fourra le papier dans sa poche et n'y pensa plus.

Le lendemain, Toine s'acquitta de sa promesse en rendant visite à son ami de fraîche date Colin Maillard. Il le reçut simplement et cordialement dans sa petite maison d'Hemptinne, fraîche et accueillante sous le chaud soleil de juin. Ils partagèrent la jatte de café de l'hospitalité wallonne et Colin fit au Gros le récit des péripéties de la lutte des villageois de Florennes contre le projet d'Escarmeuse.

« C'est le pot de terre contre le pot de fer, dit Colin, mais nous ne nous laisserons pas faire. Nous vendrons chèrement notre peau, Croyez moi, Mayeur. Ils ont beau nous dire que leur projet ne changera rien au paysage et à notre cadre de vie, nous savons, nous, qu'ils sont prêts à tout sacrifier pour leur profit. Pour eux, tout ce qui fait l'âme d'un village n'a aucune valeur. Seul compte le profit. »

Toine sentit grandir en lui un sentiment d'estime et de compassion, mais aussi de solidarité avec la lutte des villageois. Lui qui aimait tant son Trignolles, il comprenait à quel point ces gens-là souffraient à l'idée de voir s'anéantir leur petit coin de terre.

Ils se quittèrent vers 17 heures, plus amis que jamais et bien résolus à partager leurs efforts.

Toine, qui avait recouvré un parfait usage de ses jambes, marchait maintenant d'un bon pas sur la route de Saint-Aubin, quand il aperçut au loin, le long d'une haie, une étrange créature qu'on aurait pu prendre pour un héron ou un épouvantail sur lequel flottaient des vêtements trop grands et chargé d'un havresac débordant de jumelles, d'appareils, de jalons de géomètre, de chaînes d'arpenteur, l'ensemble étant surmonté d'un

improbable chapeau de paille qui conférait au personnage la silhouette d'un Don Quichotte privé de Rossinante. Bientôt, en s'approchant, Toine reconnut Pestiaux. C'était la première fois qu'ils étaient face à face depuis l'arrivée de ce dernier au Home de Florennes. « Ah c'est vous, Mayeur, balbutia Pestiaux, je ne vous avais pas vu arriver. Comme vous voyez, je me livre à... des relevés, enfin... des expériences euh...scientifiques, voyez-vous. Ce serait trop long à vous expliquer. » « Oui, je comprends, dit Toine, vous travaillez au progrès de l'humanité, c'est bien ». Et il ajouta finement : « On devrait vous récompenser pour cela. Comment se fait-il que la Haute Académie des Hommes de Science n'ait jamais pensé à vous ? Enfin, le monde est bien ingrat. Allez, bon travail, Monsieur Pestiaux. » Et Toine tourna les talons en éclatant intérieurement d'un rire énorme qu'il eut bien des difficultés à cacher à un Pestiaux médusé.

Les jours passaient et Toine se sentait de mieux en mieux. Il vit arriver la Saint-Pierre à Florennes et fut plein d'admiration pour les marcheurs et leurs splendides tenues, particulièrement pour les Zouaves dans leur rutilant uniforme. Vraiment, quel beau pays que celui-là. Et cela ne fit que renforcer Toine dans sa conviction qu'il fallait faire quelque chose pour sauver cette région.

Toine voyait arriver la fin de son séjour à Florennes et il était partagé entre la joie de retrouver bientôt son Trignolles et la tristesse de devoir quitter son ami Colin Maillard et tous les habitants d'Hemptinne et de Saint-Aubin. Il avait réellement l'impression de les abandonner à leur sort.

Cet après-midi là, le Riquet Verluysen débarqua en trombe dans l'appartement que ses grands-parents occupaient au Home. Toine se préparait à sortir pour sa promenade quotidienne vers Hemptinne. « Comment, vous n'êtes pas prêts ? demanda-t-il à ses aïeux éberlués. Vous n'avez donc pas lu la presse ? » et il tira de sa poche un exemplaire du journal régional qui annonçait en première page : « Ce soir, à la salle des Gais Lurons à Hemptinne, à 18h, Monsieur Adhémar Pestiaux-Ronveaux, scientifique, ancien sociétaire de la Haute Académie Européenne des Hommes de Science à Paris, tiendra une conférence exceptionnelle et présentera son invention révolutionnaire, grâce à laquelle les petits inconvénients que pourrait éventuellement générer la carrière projetée à Hemptinne seront définitivement et totalement annihilés ».

« Qu'est-ce qu'il a encore inventé, ce cornichon-là, s'exclama Toine. On aurait mieux fait de l'enfermer dans du vinaigre dans son bocal vert ». « Allons, mon Toineke, le tempéra Hilda, il a peut-être une bonne idée. Un homme ne peut pas être totalement mauvais. Et puis il est de notre village, Trignolles dont vous avez été le bourgmestre, nous devons aller l'écouter. » « En tout cas, décida Riquet, moi je ne veux pas rater ça. Et je vous emmène.

On va bien rigoler, croyez-moi.» Riquet avait un tel entrain et un tel enthousiasme que le Gros se laissa faire. Quelques minutes après, ils roulaient vers Hemptinne. « On aurait pu y aller à pied, c'est bon pour ce que j'ai », se plaignit Toine. « Arrêtez donc de vous plaindre, Grand-père, lui dit Riquet, ce que vous verrez ce soir est encore meilleur pour votre santé. » Toine aurait voulu en savoir plus mais le sourire bienveillant que lui adressa Hilda le persuada de s'en tenir là.

A Hemptinne, le village était en ébullition. Quand il vit Toine, Colin vint à sa rencontre et lui dit : « Je suis heureux de vous voir, Mayeur. Qu'est-ce que c'est que cet olibrius qui semble venir de votre village ? Est-il réellement capable de sortir de son chapeau une solution à tous nos problèmes ? ». Toine faillit lui dire que la seule chose que Pestiaux était capable de sortir de son chapeau était un crâne rempli de suffisance, d'esprit retors et d'inventions farfelues, mais il fut interrompu par l'arrivée d'une camionnette frappée du sigle d'Escarmeuse, qui s'arrêta devant la petite salle du village. Pestiaux en sortit, revêtu du frac à pans qu'il portait le jour de son mariage avec Angélique, un frac roussi par le temps, à moitié rongé par les mites, mais dont il était convaincu qu'il lui conférait une stature académique qui n'était que ridicule. « Faites attention, ce que vous transportez est du matériel didactique à très haute valeur scientifique, soyez prudents et ne l'abîmez surtout pas ! » commandait Pestiaux aux ouvriers qui sortaient de la camionnette une espèce de Malle des Indes de magicien forain, drapée d'un velours noir qui lui donnait un air théâtral. Ils déposèrent leur lourd fardeau sur la scène sur laquelle étaient déjà disposées une tribune et une petite table nappée de vert, avec une carafe d'eau et un verre. Très sûr de lui, Pestiaux rectifia l'ordonnancement de son matériel puis sortit d'une serviette élimée une liasse de feuilles. Patiemment, il attendit que l'auditoire prenne place, en arpentant la scène de long en large et en se caressant une barbe qu'il avait rare et jaunâtre d'un air qui se voulait profondément intellectuel.

Quand il jugea que l'heure était venue, Pestiaux daigna jeter un regard vers la salle. Il fut surpris de voir qu'elle était pleine à craquer et qu'au premier rang figuraient Colin Maillard, Toine, Hilda et Riquet Verluysen, auquel il vouait une inimitié profonde pour toutes les farces que celui-ci lui avait faites dans son enfance. En tout cas, il ne se laisserait pas troubler par cet énergumène. De plus, les hommes d'Escarmeuse, des colosses revêtus de chemises blanches frappées de l'escargot bleu, assureraient le service d'ordre dans la salle.

Il était 18h15 quand Pestiaux se dirigea vers la tribune. Il ferma les yeux, en signe de profonde concentration, leva le visage vers le ciel, puis soudain s'exclama : « Des ténèbres jaillit la lumière ! ». Toine pensa : « Ca y est, j'en étais sûr, il est devenu complètement fou ! ». Il allait partager cette impression avec Hilda mais cette dernière lui fit gentiment signe de se taire et d'écouter.

« Mesdames et Messieurs, j'ai voué toute ma vie à la science et à la recherche et j'ai accumulé, au long de mon existence, des compétences que je ne crains pas de qualifier d'encyclopédiques. » Colin Maillard hocha la tête : ça commençait très fort. Pestiaux poursuivit : « De tout temps, les grands projets qui participaient au progrès de l'humanité ont été combattus dès leur origine. Ne disait-on pas que le chemin de fer allait faire tourner le lait des vaches ? » « T'en es une belle, de vache », lança un gamin dans la salle, qui s'esquiva rapidement pour échapper aux gorilles d'Escarmeuse. Imperturbable, Pestiaux poursuivit : « N'a-t-on pas brûlé Galilée pour avoir dit que la terre tournait autour du soleil ? » « C'est ta tête à toi qui a été brûlée par le soleil », cria un autre gamin qui se fondit à son tour dans la foule. Pestiaux appela près de lui un des molosses d'Escarmeuse et lui intima l'ordre de faire taire tout contradicteur.

Tendant malgré tout de rester calme, Pestiaux poursuivit : « Quoi qu'il en soit, et n'en déplaise aux esprits forts, je suis convaincu, moi, Adhémard Pestiaux, que le projet d'Escarmeuse peut apporter à votre région la prospérité et le plein emploi. Certes, il y aura bien quelques dommages collatéraux, comme le bruit ou la poussière, mais j'ai trouvé, après des recherches scientifiques très poussées et basées sur les connaissances les plus avancées, la solution qui va résoudre tous les problèmes. Et cette solution, Mesdames et Messieurs, elle est là, dit-il en pointant un doigt décharné vers la fameuse malle. Ou en tout cas elle est représentée sous forme de maquette dans cette caisse que mes assistants vont m'aider à ouvrir. » Sur l'ordre de Pestiaux, deux cerbères aux chemises armoriées du logo d'Escarmeuse ouvrirent la caisse. Ils en sortirent une maquette représentant la campagne séparant Saint-Aubin de Hemptinne, creusée en son centre de l'immense cratère que la carrière allait y creuser.

Les spectateurs eurent du mal à cacher leur répulsion. On eût dit qu'on leur présentait un cadavre affreusement mutilé. Colin devint très pâle, à tel point que Toine lui posa la main sur l'épaule et lui demanda « ça va, m'fi ? ».

Un grondement parcourut l'assistance, mais Pestiaux ne se laissa pas démonter. « Voilà, Mesdames et Messieurs, une représentation du site d'extraction. Comme vous le voyez, l'activité technique se passera en sous-sol, limitant ainsi les nuisances dans une proportion très appréciable. Mais pour les éliminer totalement, j'ai trouvé LA solution miracle. Mesdames et Messieurs, je suis heureux et fier de vous présenter l'Adhémurette. » Et plongeant jusqu'à la ceinture dans la malle, Pestiaux saisit au fond de celle-ci un objet tellement lourd qu'il ne put plus se relever. Il fallut l'aide des « assistants », qui le saisirent par le fonds brillant de son pantalon, pour l'en extraire. « L'Adhémurette ne veut plus démarrer » cria le même loustic, déclenchant des rires dans la salle. Mais les rires stoppèrent net quand Pestiaux brandit une énorme cloche de verre de laquelle il coiffa le site.

« Voilà, Mesdames et Messieurs, la solution que les progrès de la science me permettent d'apporter à votre problème. En recouvrant le site d'un dôme de verre qui sera déposé par les avions de la base de Florennes toute proche,

nous éliminerons complètement tous les risques de bruit, de pollution et de nuisances diverses. Ne me remerciez pas, je n'ai œuvré que pour la science. Mais sachez que dès maintenant vous pouvez adhérer tous au beau projet de développement et de mise en valeur de votre région, projet que poursuit Escarmeuse. »

Un instant médusée, l'assistance se mit à gronder. Mais de qui se moquait-on ? N'avaient-ils trouvé que cela, ces bandits d'Escarmeuse, un vieux fou qui viendrait menacer de mettre leur pays sous globe, comme un papillon épinglé dans une boîte de verre, et qui finit par se ternir et par tomber en poussière ?

Les murmures devinrent des cris et des menaces furent lancées. « Voyons, voyons, mes amis, calmez-vous, la hardiesse du projet peut, je le conçois, décontenancer des esprits peu familiers aux problèmes scientifiques comme les vôtres. » Colin sursauta : « Mais en plus il nous prend pour des biesses ! » « Je suis à votre disposition pour répondre à vos questions » lança Pestiaux.

A la grande surprise de Toine et de Hilda, Riquet se leva. Pestiaux eut un moment d'effroi car il se demandait ce que ce loustic allait bien pouvoir sortir. Il fut rapidement fixé quand Riquet déclara : « Monsieur, votre projet est réellement fantastique. Il fallait une imagination débordante pour trouver une solution qui me rappelle l'œuf de Colomb, si simple qu'il suffisait d'y penser ». Flatté, Pestiaux se tint cependant sur ses gardes. Avec Riquet, on pouvait s'attendre à tout. « Vous êtes donc certain que votre Adhémarette va supprimer toutes les nuisances ? » « Absolument con-vain-cu » asséna Pestiaux. « Bien, poursuivit Riquet, voilà qui est rassurant. Et en tant que grand scientifique, vous avez agi uniquement pour la science, en toute indépendance, n'est-ce pas ? » « Evidemment, rétorqua Pestiaux outragé, un esprit scientifique ne se laisse pas corrompre par les manœuvres intéressées. » « Dans ce cas, dit Riquet, je voudrais que vous m'expliquiez ceci. » Et il sortit de sa poche le document que Pestiaux avait laissé tomber dans sa chute. Pestiaux sentit ses jambes chanceler. « Il s'agit d'un document dont je vais vous donner lecture pour vous rafraîchir la mémoire », dit Riquet. Il s'éclaircit la voix pendant que Pestiaux avalait un grand verre d'eau pour se donner une contenance. « Entre les soussignés, Adhémar Pestiaux, sans profession, hébergé à la Maison de repos de Florennes et la société Escarmeuse, il est expressément convenu que, pour dédommager Monsieur Pestiaux de la perte de ses biens subie suite à la faillite de sa filiale dénommée « Haute Académie Européenne des Hommes de Science », la société Escarmeuse prendra à sa charge ses frais d'hébergement en la maison de repos susnommée mais à la condition expresse que Monsieur Pestiaux élabore un projet de solution technique de résolution des nuisances, projet suffisamment crédible pour rassurer la population de Hemptinne et de Saint-Aubin et d'une manière générale, tous les opposants au projet de carrière sur le site de La Bataille. Monsieur Pestiaux abandonne dès maintenant tous ses droits intellectuels sur son projet, renonce à toute action contre Escarmeuse et s'engage à ne jamais divulguer la teneur de la présente. Que pouvez-vous nous dire à ce propos Monsieur Pestiaux ? » La

salle explosa de cris de colère et même les hommes d'Escarmeuse commençaient à se sentir inquiets. Mais Riquet, étendant les bras, ramena le silence. Effondré, Pestiaux eut encore la force de dire : « C'est de la violation du secret de la correspondance, je vous traînerai devant les tribunaux ». Toine se leva, rouge de rage « Comment ? Mais c'est vous qu'on devrait traîner devant les tribunaux, canaille, imposteur. »

Les hommes d'Escarmeuse se saisirent de Pestiaux, sortirent par la porte arrière, le jetèrent dans la camionnette et démarrèrent en trombe, abandonnant sur place la maquette de l'Adhémarette, projet mort-né. Pendant ce temps, les spectateurs portaient Riquet en triomphe, à la grande fierté de Toine et de Hilda.

Colin se précipita sur Toine et le serra dans ses bras. « Mon ami, grâce à toi et à ton petit-fils, je viens de vivre des moments d'exception. Merci ! » Et dans son enthousiasme, il embrassa Hilda qui n'en demandait pas tant.

Le lendemain, les journaux faisaient leur manchette de l'imposture et du scandale de l'Adhémarette. Dans la journée, le Ministre de l'Aménagement du Territoire signait l'arrêté qui classait le site de La Bataille en réserve naturelle. Dans le même temps, Pestiaux avait bouclé ses bagages à la maison de repos de Florennes et avait déménagé à la cloche de bois...

Le temps était venu pour Toine de prendre congé de ses amis de Hemptinne et de Saint-Aubin, ainsi que du personnel et des pensionnaires de la maison de repos de Florennes. Tous saluèrent et remercièrent le Mayor, et à travers lui son petit-fils, pour tout ce qu'il leur avait apporté. Mais Toine remit les horloges à l'heure. « Ce que nous avons fait n'est rien. Sans votre attachement à votre terroir et à vos traditions, sans la fierté de votre terre wallonne, sans votre volonté de vivre en hommes fiers et libres, soucieux de préserver leur planète, leur terre, leur village, non pour eux mais pour le laisser à leurs enfants, rien n'aurait été possible. »

En quittant Florennes, Toine ne se retourna pas. Pour ne pas montrer qu'il pleurait.

Texte présenté par J-P. MOLLE de Florennes